

Editorial

Depuis quelques années, les tiques préoccupent beaucoup les mycologues. Bien que ce ne soit pas systématique, j'en suis moi-même souvent victime quand je récolte des champignons. Mais je reste cool. Je sais bien qu'elles prolifèrent dans les bois et les prairies, le danger existe, mais il n'y a aucune raison de paniquer.

Elles sont sûrement des millions à attendre le passage d'un promeneur, sournoisement tapies dans la végétation basse. Je ne me laisse pas impressionner par leur nombre. Je ne dois me méfier que d'une seule d'entre elles, de celle que je ramènerai à la maison. C'est déjà réconfortant.

Il faudrait d'abord que la tique m'ait repérée. Et c'est essentiel que ce soit précisément celle que je ramènerai à la maison qui m'ait repérée, car si c'est une autre, elle se contentera de me regarder passer. Cela fait donc beaucoup de tiques dont je ne dois rien craindre.

Elles sont sans doute trois ou quatre à somnoler sur la même crosse de fougère. C'est l'été, il fait chaud, je circule sans bruit dans l'espoir de surprendre un chevreuil qui broute l'herbe tendre ou un écureuil déboulant de son arbre la tête en bas. Comme les chasseurs, pour passer inaperçue dans la forêt, je porte des vêtements de couleurs ternes. Bien que ce soit l'heure de la sieste, on pourrait imaginer que la tique (celle que je vais ramener à la maison) soit tenaillée par une grande faim, qu'elle me guette et qu'elle entende craquer les brindilles sous mes pas.

Même si elle me remarque, malgré les couleurs ternes de ma tenue, rien ne garantit qu'elle puisse m'atteindre. Je pourrais apercevoir un champignon à quelques mètres dans le sous-bois et m'écarter de la fougère où un guet-apens m'attend. Il faudrait alors que la tique soit très motivée, car elle devrait courir derrière moi pour me rattraper. Supposons qu'elle soit assez sportive pour me rejoindre, il ne faut pas oublier qu'elle a des toutes petites pattes et qu'il lui faut faire beaucoup de pas pour parcourir la distance que je couvre en une enjambée, supposons donc que ce soit justement une tique athlétique, bien entraînée, et que je lui laisse le temps de me rattraper car j'examine le carpophore qui m'a fait quitter le chemin, on pourrait concevoir qu'elle puisse me rejoindre et se jeter sur moi. A ce stade du raisonnement, il faudrait voir si la tique peut d'une détente sauter comme la puce ou la sauterelle, ou si, comme je le pense, elle est juste capable de se laisser tomber. Il faudrait alors qu'elle utilise une touffe de végétation en guise de tremplin.

Admettons qu'elle trouve un promontoire qui lui convienne, encore faudrait-il qu'elle ait le temps d'y grimper tant que je reste à proximité. Elle pourrait être retardée dans son ascension, s'engluer dans une perle de résine si elle a choisi une branche de sapin fraîchement coupée pour se hisser à la hauteur de mes genoux. C'est très collant, la résine, et je ne vois pas pourquoi je serais la seule à m'y coller quand je prospecte la forêt (ce serait un bien joli verbe, « mycoler », pour exprimer l'action des mycologues à la recherche de champignons...).

Imaginons donc qu'elle ne soit pas née de la dernière pluie et soit assez expérimentée pour éviter le piège de la résine et qu'elle puisse se placer en bonne position pour effectuer son exercice acrobatique de haute voltige. Un coup de vent pourrait agiter la végétation qu'elle a escaladée et pourrait modifier l'endroit de son atterrissage. Elle tomberait alors devant mon pied et je pourrais par inadvertance marcher sur elle. Elle serait assommée. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, je serais loin.

Mais partons du principe que la tique ait bien choisi son tremplin et qu'il n'y ait pas de vent. Elle pourrait, bien que la conjoncture soit favorable, atterrir sur ma botte. Elle glisserait alors inexorablement sur le caoutchouc et ne se rattraperait à rien. Supposons que ce soit une tique adroite et qu'elle agrippe mon pantalon, elle pensera que c'est dans la poche. Il n'y a pas grand-chose dans une petite tête de tique et elle n'envisage sûrement pas qu'en rentrant de promenade, je pourrais quitter ce jean pour enfiler des vêtements propres pour la soirée. Si elle n'a pas eu l'occasion de se fixer solidement à ma peau, son repas pourrait lui passer sous le nez. Ce soir-là, je décide de faire un barbecue et je ne vois pas l'intérêt de troquer mon pantalon de promenade contre un autre, les herbes folles de mon jardin ardennais constituant sans aucun doute d'autres repaires de tiques. La tique a donc le temps de s'accrocher où elle voudra et elle croit que la partie est gagnée.

Là, elle se leurre, elle va connaître une déception. Elle ignore encore que je vais sortir ma loupe de mycologue pour regarder de près les plus infimes taches noires que je remarquerai sur mon épiderme. Si une de ces taches noires s'avère être un corps d'acarien, je reste zen. Je sais que seule une tique sur dix est infectée par la borrelia. Imaginons que ce ne soit pas mon jour de chance et que la tique qui m'a adoptée soit contaminée, il n'y a encore aucune raison de m'inquiéter, je dispose de douze heures pour me débarrasser de l'intruse avant qu'elle ne me transmette ses toxines. Avec douze heures, j'ai le temps de voir venir.

La tique est donc peut-être contaminée et je tente de m'en débarrasser (elle serait saine, je m'en séparerais aussi...). Je dis bien, je tente, car elle choisit de se cramponner de préférence à l'arrière de l'épaule droite plutôt qu'à l'avant-bras gauche, question de perturber un peu la droitière que je suis, quand elle ne s'attable pas dans un coin tranquille carrément inaccessible. Dans ce cas il est indispensable

d'être à deux pour faire cette chasse un peu particulière. La pince à épiler dans une main, la loupe de mycologue dans l'autre, il s'agit de bien voir dans quelle direction exercer la traction en fonction de l'orientation de son rostre résolument fiché dans la peau.

J'ai entendu des avis divergents sur l'utilité d'un bain bien chaud au retour de promenade pour se défaire des indésirables. Pour les uns, il s'agit d'une mesure efficace, pour les autres, il n'est d'aucun secours, la tique n'étant pas dérangée par l'eau. J'ignore combien d'entre elles ont lâché prise et ont péri tragiquement par noyade dans ma baignoire, mais je sais par contre que j'en ai déjà découvert plus d'une au sortir du bain, solidement accrochées et pas du tout groggy.

Extirper une tique n'est pas une mince affaire, il arrive qu'on la rate et qu'il en subsiste un morceau planté dans la peau. Je me demande alors si le rostre et parfois même une paire de pattes, toujours accrochés à mon épiderme, constituent une tique estropiée, ou si ceux-ci sont plutôt des attributs abandonnés bien involontairement par la tique extirpée et sont devenus inoffensifs. La tique est-elle enlevée ou peut-elle continuer à me transmettre ses toxines ?

Il en faut davantage pour m'angoisser. Je suis sûre que la tique est bien plus remuée que moi. D'abord, sa sieste a été interrompue, et elle pourrait en ressentir de la mauvaise humeur. Ensuite, elle a été obligée de courir après moi, elle a peut-être connu un moment de découragement quand elle essayait de me rattraper en se disant qu'elle n'y arriverait jamais avec ses petites pattes et elle a probablement été essoufflée. Elle avait peut-être les pattes collantes à cause de la résine et a voulu les laver en prenant un bain avec moi, mais elle n'a pas dû apprécier, la mousse ça pique aux yeux. Et elle n'a sûrement pas aimé, en plein repas, sentir son abdomen enserré par les mâchoires de la pince à épiler. Elle a pris beaucoup plus de risques que moi. Personnellement, j'avais une chance sur des millions de croiser le chemin de « ma » tique ce jour-là, une chance sur dix que la tique qui me piquerait soit contaminée par la borrelia et seulement une chance sur cent de développer la maladie de Lyme après la piqûre d'un acarien contaminé. Je sais en outre qu'un dépistage efficace existe et qu'un traitement adéquat conduit dans la plupart des cas à la guérison. Je fais donc attention mais je dors sur mes deux oreilles.

Et justement, à propos d'oreilles, j'ai l'impression que « tique » et « thique », cousines phonétiques, sont très présentes dans notre linguistique et titillent nos nerfs acoustiques. Serait-ce symptomatique d'une attitude névrotique ? Elles ne se cantonnent pas dans les forêts et les prairies, elles ont aussi envahi le champ lexical que j'ai exploré, plus dans un but ludique que par souci de stylistique, pour vous présenter les articles de cette Revue.

Les champignons domestiques sont souvent une tuile, une authentique catastrophe pour le propriétaire des lieux. Le bâtiment n'a nul besoin d'être antique

pour devenir la proie de la m\u00e9rulle qui, comme une pieuvre introduisant ses tentacules \u00e9lastiques dans les moindres interstices, allonge ses rhizomorphes d'une pi\u00e8ce \u00e0 l'autre, parfois m\u00eame d'une maison \u00e0 l'autre au travers des murs mitoyens, en d\u00e9gradant tout sur son passage. Il est capital d'adopter la bonne tactique face \u00e0 ce fl\u00e9au. La situation est souvent probl\u00e9matique, voire critique, mais des mesures drastiques permettent d'enrayer le carnage. Andr\u00e9 Fraiture nous dispense de nombreux conseils pratiques et pr\u00e9conise une politique prophylactique. Il donne les caract\u00e9ristiques des principales esp\u00e8ces qu'on diagnostique dans les maisons.

Enigmatique au premier abord pour Daniel Deschuyteneer, *Melanoleuca nivea* est l'occasion pour lui de r\u00e9diger un bel article analytique. Il dresse la fiche signal\u00e9tique de cette esp\u00e8ce rare dont il a fait, \u00e0 quelques jours d'intervalle, deux r\u00e9coltes identiques. Il nous en livre une \u00e9tude microscopique ainsi qu'une excellente description des caract\u00e8res organoleptiques.

Th\u00e9matique, car focalis\u00e9 sur les r\u00e9serves et les sites semi-naturels, le compte rendu de quelques-unes de nos excursions de 2007 permet \u00e0 Monique Prados de nous rappeler des promenades sympathiques hors des sentiers touristiques.

Certains mycologues inspectent de fa\u00e7on syst\u00e9matique les \u00e9cailles de c\u00f4nes de sapin pectin\u00e9 dans l'espoir d'une d\u00e9couverte bien hypoth\u00e9tique, celle d'un petit ascomyc\u00e8te vivant de mani\u00e8re saprophytique sur ces c\u00f4nes. C'est ainsi que Camille Mertens a d\u00e9couvert dans son jardin cet asco quasi mythique. *Ciboria rufofusca* sera, gr\u00e2ce \u00e0 lui, ajout\u00e9 aux statistiques de l'inventaire floristique du Brabant wallon.

Quelques beaux oiseaux exotiques qui se sont habitu\u00e9s \u00e0 nos conditions climatiques, des animaux plus rustiques, des esp\u00e8ces aquatiques et un jardin chinois rassemblant quelques sp\u00e9cimens de la flore asiatique, voil\u00e0 l'univers didactique du Parc Paradisio, \u00e9tabli sur un ancien site de vie monastique. Pascal Derboven y a r\u00e9colt\u00e9 *Leucoagaricus ionidicolor*, un \u00e9l\u00e9gant et esth\u00e9tique champignon \u00e0 chapeau rose lilacin. Cette trouvaille fantastique est une premi\u00e8re pour la mycoflore belge.

Vous en conviendrez, la tique se rappelle sans rel\u00e2che \u00e0 notre bon souvenir. La piq\u00fbre d'une petite tique rachitique n'est que rarement dramatique et mieux vaut donc envisager celle-ci dans une optique humoristique que n\u00e9vrotique. Nul besoin de neuroleptiques, d'anxiolytiques, d'antipsychotiques ou d'autres produits pharmaceutiques pour lutter contre la phobie des tiques. Gardons le sourire, la gymnastique des zygomatiques \u00e9tant sans doute la meilleure des th\u00e9rapeutiques.

Yolande Mertens